

"LE NOUVEAU SOUFFLE DU ROMAN ALGERIEN"

Essai sur la littérature des années 2000

de Rachid Mokhtari (2006)

Chihab Editions

Cet ouvrage est un essai sur la littérature algérienne des années 2000... Il regroupe les principaux romanciers de ces cinq dernières années...

L'essai intitulé Le nouveau souffle du roman algérien tente par des lectures thématiques et formelles d'inscrire cette jeune production romanesque dans la force de l'imaginaire et de l'émotion qu'elle recèle....

Ces lectures sont illustrées de nombreux extraits de romans choisis, de notes biographiques, bibliographiques ou explicatives et d'entretiens avec quelques auteurs.

Extraits : entretien

R. Mokhtari :Sibirkafe.com n'obéit à un aucun modèle d'écriture des romans produits depuis la décennie écoulée. Le lieu, le temps ainsi que les séquences narratives sont complètement déconnectées de la réalité. Sibirkafe.com est-elle cette adresse électronique, un email de la brièveté et de l'imagination débridée ?

Dj Mati :Je pense qu'il y a autant de modèles que d'imaginaires... Puisque la seule chose qu'on ne puisse faire à l'écriture de l'imaginaire, c'est de la mettre dans un moule. Franchement, je ne me pose pas ce genre de question lorsque l'inspiration me pousse à écrire. Par contre, je suis plutôt guidé par des réflexions ou des questionnements qui servent de pierres angulaires à mes romans :

« Dans une vie, il y a des vécus tellement anachroniques qu'on finit toujours par se demander s'ils ont réellement existé et des virtuels qui nous paraissent tellement évidents qu'on finit par croire en leur existence. C'est sur cette mince frontière qui sépare l'irréel du réel, l'absurdité de la cohérence, la dérision de la déférence que se déroule l'histoire « des élucubrations d'un esprit tourmenté ». « sibirkafe.com » est le premier roman d'une trilogie fantasmagorique ou... tout juste, une simple fiction du réel.» voilà comment avait commencée la réflexion sur sibirkafe.com et des deux autres romans qui vont suivre.

La question de base, pour mon deuxième roman, « Fada ! », était : « Comment lutter contre la solitude et l'abandon lorsqu'on est fou et un tant soit peu intelligent ? »

Par la suite, ce ne sont que des captations de lumières, de mots, de musiques, d'objets, de souvenirs, etc. qui catalyseront l'inspiration. L'écriture obéit alors à un processus complexe et inexplicable où l'émotivité tient une grande place.

Pour le premier livre de la trilogie : les situations et les événements sont des tranches de vie, tissées en filigrane, les « loques-à-terre » du point B114 les subissent d'une manière très condensée et très brutalement, comme les rêves (ou les cauchemars), ils ne durent qu'une poignée de secondes, mais leurs significations sont plus longues et souvent

multiples au réveil. - et c'est cela qui donne un rythme soutenu à l'histoire et aussi donne une impression étrange faite de laconismes et de longs sous-entendus.

Faut dire aussi qu'au point B114, le temps s'immobilise par manque d'espoir, par manque de brise et même par l'absence d'illusion et tout ceci, dans un monde de leurre ! – à partir de cette hypothèse, nous entrons aux frontières du réel pour nous retrouver en pleine fiction de la réalité.

Le monde illusoire du point B114 devient un piège pour les « loques-à-terre » du sibirkafi.com... un piège qui les enferme dans leur propre réalité... (Une réalité pas aussi propre que ça !). Ceci nous installe de suite dans une ambiance de mal-être. La dysphorie dans laquelle les personnages du roman baignent finit par générer une sédition et une résistance contre l'absurdité de cette virtualité qui ne fait que refléter l'image de l'actualité des quotidiens où la vacuité et la soumission sont les principaux décors dans ce désert des... hommes.

Voici les ingrédients de départ que j'ai utilisé pour l'écriture des élucubrations d'un esprit tourmenté. Après il fallait créer les personnages (qui ne sont que des caricatures des différentes composantes de la société), les faire jouer leur rôle, faire défiler les histoires tout en gardant le rythme.

Le modèle narratif dans sibirkafi.com a deux fonctions. Le « je », celui du narrateur complètement déconnecté de la réalité et aussi celui du lecteur, ce dernier peut provoquer chez lui (le lecteur) une certaine identification à ce « je ». C'est une manière de l'impliquer directement dans l'histoire et lui amener plus d'émotivité dans sa lecture. Le « je » dans ce cas-là sort de la virtualité et devient réel puisqu'il possède maintenant une identification ! La somme des deux « Je » s'enracine dans une réflexion qui dépasse l'individuel pour rejoindre les comportements collectifs qui orientent, de l'extérieur comme de l'intérieur, la question de la frontière entre l'imaginaire et le vécu.

Dans sibirkafi.com, la dérision et le tragique sont constamment présents, mais il y a durant tous son parcours des lézardes de cocasseries qui donnent des perspectives d'optimisme. L'effet de mise en abîme dans le jeu d'écritures est de prendre le lecteur au piège d'un texte. Pour sibirkafi.com ça serait en l'embarquant dans une lecture qui ressemble à une chevauchée impétueuse et sans fin. Pour Fada, le lecteur se voit obligé de rassembler et de relier des éléments d'apparence éparse du récit pour reconstituer les pièces de ce puzzle et enfin connaître le fin mot de l'histoire. C'est le piège du vrai et du leurre, de l'espoir et du désespoir. Il se joue sur un rapport très étroit (réel/irréel, attente/crainte) pour lequel la feintise est plus qu'une nécessité mais devient un style.

La fiction dans sibirkafi.com est à prendre comme une représentation d'un monde réel qui avec l'opération de lecture fait passer l'imaginaire de l'autre côté du miroir. Comme si l'imaginaire se mire dans la réalité ; dans notre cas, c'est le chanvre indien qui fait un effet miroir puisqu'il réfléchit une réalité de la vie des occupants du point B114.

Sibirkafi.com est cette adresse où la fiction et l'ironie s'imbriquent et n'obéissent qu'à une seule logique, celle d'une société tout à fait réelle !

R.M : Le point B 114 est un matricule de nulle part même s'il est géographiquement localisé dans le texte. Est-il symbolique d'un espace où l'imaginaire, la fuite, la mort, la torture, l'anonymat (les personnages n'ont pas de nom) nourrissent une écriture débridée de tout conformisme ?

D.M : En général, l'espace dans l'écriture permet un itinéraire : souvent le déplacement des personnages s'associe à la rencontre de "l'aventure". Ici, dans le sibirkafi.com, le point est fixe. Il sert de point d'ancrage. Les événements se passent ou plutôt se subissent, dans la majorité partie de l'histoire, dans une autre dimension pour les occupants du point B114. Le retour vers ce point se fait inéluctablement, malgré les réticences des prisonniers de la sibir-cabane. Pour mon histoire, en l'absence du temps, il fallait situer l'espace, inventer un point.

Le point B114 est un espace imaginaire, même s'il est apparemment géographique ou se veut "réaliste". Les projections vers les événements se font à partir de ce point en empruntant des procédés virtuels, (chanvre indiens, rêves, état de somnambulisme, etc.) et finissent dans des fables qui flirtent avec la réalité.

Je dirai donc que le point B114 est tout simplement une fixation de l'esprit. En fait, il ne se trouve nulle part. Sa symbolique prend naissance à partir des questions suivantes : « Et si toute notre vie n'est qu'un mensonge ? » « Et si ce qu'on vit en ce moment n'est que le fruit de notre imagination, pis encore une grande conspiration orchestrée par des « esprits » dominants qui essaient d'étudier, d'influencer, de guider nos comportements, nos envies et aussi nos sentiments ? » « Ou encore, et si tout simplement même ces « dominants » ne sont que des chimères secrétées par nos subconscious et ne sont que rien d'autre que le fruit de notre imaginaire... de notre esprit... malade... toujours inassouvi de rêves inaccessibles et d'espérance, emprisonné dans les excuses de nos convenances ? » De pareilles interrogations ne peuvent se poser que dans un univers qui n'a pas de consistance réelle et qui n'est pas tout à fait virtuel. Cet espace, il me fallait l'inventer : c'est le point B114 ! À partir de là, l'écriture se doit d'être libérée, comme pour exorciser la crainte suscitée par ces questions.

L'anonymat de tous les personnages est provoqué par l'amnésie collective dans laquelle ils se trouvent et non du fait qu'ils n'appartiennent à aucune réalité... il faut se rappeler qu'ils ont tous atterri au point B114 sans savoir comment et encore moins de leur propre gré (à une ou deux exceptions près). Cet anonymat se pose comme une marque de la non-représentativité des individus dans un système fait de leurres. Les personnages du sibirkafi.com n'ont pas de nom parce qu'ils sont déchus de leur identité, et cela, quel que soit le camp auquel ils appartiennent, dominants ou dominés. Ils ne sont que les simulacres d'une parodie de vie.

Au point B114 du sibirkafi.com les « loques-à-terre » sont les proies de toutes les brimades. La torture est beaucoup plus mentale, la fuite est imaginée et la mort souvent souhaitée !

Dans la structure du roman, en l'absence de la notion du Temps, l'espace s'accapare toutes les autres dimensions... il s'agit d'un espace virtuel qui se contracte et se dilate en fonction des émotions qu'il dégage. Le point B114 décrit (dans sibirkafi.com ^[1]) un

environnement spatial et spartiate ; c'est aussi le cadre de chaque épisode de l'histoire. Le fait de situer un point virtuel entre deux balises géographiquement existantes donne au texte une dimension supplémentaire, une sorte de sensation de « déjà vécu » ou tout simplement une projection d'un mirage consistant.

Comment voulez-vous avoir une écriture conformiste dans une histoire où le paradoxe s'installe comme référent et où le temps n'influe plus ni sur les personnages ni sur l'histoire. Le B114 est un espace sans repère réel à part celui de l'imaginaire. J'ai écrit sibirkafi.com de l'intérieur de l'histoire en la vivant pleinement. Drôles et Graves voilà les registres dans lesquels je me suis baigné durant l'écriture de ce roman.

R.M : Les « loques à terre » (jeu de mots par lequel vous désignez les locataires du point B.114) sont connectés à des ordinateurs fictifs par des tuyaux bourrés de chanvre indien. Ils portent un casque allemand et sont allongés sur des nattes. L'appareillage est celui des « cosmonautes » maintenus dans un état de somnolence artificielle où les cauchemars se succèdent. Rien ne décolle du point B114, sinon les errances mentales de ses « prisonniers »

D.M : Les « loques à terre » sont des individus aussi hagards que résignés. Ils occupent ce minuscule espace clos échoué paradoxalement au milieu de l'immensité désertique. Dans la cabane du point B114, l'exiguïté de l'espace vital de chacun est partagée par tous, tout comme sont partagés, la misère, les tourments, les brimades et les bribes... d'espérances. Dans ce microcosme où chutent des personnages caricaturant les composantes d'une société comme la nôtre ou une autre. Ils surgissent de nulle part, pour subir les supplices d'une communauté débridée et décadente. Ces « loques-à-terre » survivent et se meurent à l'intérieur de cet endroit kaléidoscopique où se miroitent les reflets des quotidiens peu banals, souvent dramatiques. Les gérants de cette société de leurres obligent leurs captifs à se connecter au monde virtuel, pour subir les déboires du réel, à partir des narguilés bourrés de chanvre indien. La seule chose qui peut s'échapper de cet endroit est leur esprit... et dans les volutes de leurs délires. J'ai imaginé un monde en abrégé où tous, geôliers, tenancières et « loques-a-terre » ont le même statut, ils sont *prisonniers* du sibirkafi.com !

C'est surtout grâce à ces équipements bizarroïdes : narguilés, casques militaires, nattes que les « loques-à-terre » du sibirkafi.com arrivent à survivre, cela finit par provoquer une dépendance au chanvre indien. Cette dépendance est à double tranchant, elle leur permet de s'évader (momentanément) du monde dans lequel ils se trouvent en même temps elle contribue à leur asservissement... à un système apocryphe.

En ce qui concerne les prisonniers du point B114, l'errance mentale se confond à leur

conditionnement de vie. Ils sont soit en somnolence artificielle soit en éveil manipulé.

R.M : Votre écriture est ludique en même temps que tragique. Comment conciliez – vous ces deux aspects qui fusionnent dans les jeux de mots dont vous êtes friand ?

D.M : La confrontation entre le ludique et le tragique est constante dans l’histoire de sibirkafi.com donc il me fallait conjuguer avec cette antinomie. Cette dualité finit par mener vers un monde de goguenardise. Pour la dégager et l’interpréter, il fallait construire une structure mettant en jeu des oppositions symboliques, souvent binaires : espace clos (cabane) et ouvert (désert) ; dedans (réalité) et dehors (virtualité) ; vie réelle (interprétation du texte par le lecteur) et rêvée (lecture directe) ; hiérarchie « commandeurs » (geôliers) et « commandés » (loques-à-terre) ; lieu : ici et ailleurs ; état des personnages en « on » et en « off » ; événements ludiques et dramatiques, et cela souvent au même moment. Au sibirkafi.com tout est contradiction et les jeux de mots interprètent le langage de l’anachronisme de l’histoire.

Pour concilier ces deux contradictions il fallait avoir recours à la dérision, la satire et aussi l’humour afin de déridier des situations dramatiques tout en insistant sur leur gravité, dans la métaphore. Ceci permet de donner plus de relief soit au ludique soit au tragique. C’est aussi une manière biaisée de décrire une émotion ou un événement important. Cela donne une vision décalée ou plutôt bancale de la chose, mais qui après sa lecture se redresse et reprend un sens plus profond, plus percutant... Un peu comme si j’observais le point B114 et ses occupants, à la fois à travers un prisme et à partir d’une vision réelle.

Dans sibirkafi.com, l’histoire se déploie de manière linéaire et sur plusieurs plans d’interprétations. La trame se projette entre virtualité et réalité, hilarité et chagrin. Nous sommes en plein délire collectif de tous les acteurs du sibirkafi.com, contrairement à l’écriture de « Fada ! » où les projections divergent des réflexions du narrateur traduites par des écrits et correspondances épistolaires qui n’appartiennent qu’à l’esprit d’un écrivain fou. Dans ce cas précis, l’action se déroule dans une atmosphère de folie atypique et de solitude...

La construction de l’histoire de « sibirkafi.com » est diamétralement opposée à celle de « Fada ! ». Je qualifierai la première « d’arborescence » en cascades, sur deux plans d’interprétations, ludique et tragique, où les jeux de mots sont là comme pour atténuer les maux des habitants du point B114. Les événements se succèdent et s’enchaînent de cauchemars en réalités jusqu’à aboutir vers la chute finale de l’histoire qui s’ouvrira (peut-être) sur d’autres perspectives. En ce qui concerne la deuxième, « Fada ! », les événements se construisent et s’emboîtent, au fur et à mesure que l’on avance dans l’histoire, comme les pièces d’un puzzle et ce n’est que lorsque les dernières pièces sont placées que l’on saisit le sens réel de l’histoire. La chute, ici, est définitive, sentencieuse... tragique ! Les dénouements de deux histoires sont aussi en opposition, dans « sibirkafi.com » : la prise de conscience, puis la sédition conduisent le narrateur et ses « co-loques-à-terre » vers une lumière (liberté) et vers l’espoir de quitter le point B114, qui ne serait que le retour vers la position initiale, la triste réalité de la vie. Pour

« Fada ! » : le constat devant son échec à vaincre sa solitude et sa folie conduit le narrateur vers une fin qui est inéluctable... la noyade dans la folie. Le jeu de l'écriture et de sa fiction permet ce genre d'élucubrations.

Un des points communs entre les deux romans, c'est que pour « Fada ! » l'histoire se passe dans un asile de fou et le point B114 n'est pas loin d'y ressembler...

En créant les personnages principaux des deux romans, je ne voulais surtout pas en faire des héros, mais plutôt le contraire, d'où cet anonymat pour les deux.

R.M : Le texte, pourtant peut être lu comme une allégorie politique où les thèmes de pouvoir, de corruption et d'autres maux sociaux deviennent prétexte à une foire d'empoigne des personnages dont les signalements parfois ne laissent aucune ambiguïté quant à leur rôle socio-politique réel, donnés comme des échantillons de l'Algérie présente...

D.M : C'est vrai. L'irréalité de sibirkafi.com repose sur des faits qui malheureusement sont réels... d'où cette écriture en filigrane. Souvent l'imaginaire s'inspire du réel...

l'inverse donnerait des situations utopiques... enfin dans la plupart des cas.

Lorsqu'on aborde le côté socio-politique dans un roman, l'allégorie tend à devenir une curiosité esthétique du style. Pour moi, qui suis apolitique et sans coloration particulière de tendance, le plus important c'est que ce volet n'altère pas l'histoire elle-même. Mon intention n'était pas d'en faire un leitmotiv pour véhiculer la trame, mais ceci n'empêche pas que l'écriture est extrêmement corrosive même lorsqu'elle se signale en filigrane. Exemple : ... l'incurie du commandement du sibirkafi.com dans la gestion du point B114 et de ses occupants...

Je décris cette partie avec beaucoup d'ironie comme une personne qui ne fait que subir les tiraillements d'une politique sociale trop dure à accepter. Mais l'essentiel, toutefois, est que la politique réside non pas dans un contenu, mais dans un mouvement que je qualifierai de « transgression » vis-à-vis d'un désordre social que provoque un pouvoir totalitaire.. Il est important pour moi de comprendre que ce qui " menace " la fiction est d'abord une question de territoire. Si la coloration de l'écriture devenait trop politisée, le roman s'enracinerait alors dans une topologie journalistique et finirait par altérer la notion de la fiction et de son allégorie. Voilà pourquoi, dans mon écriture le rôle socio-politique n'est pas analysé avec les outils d'un spécialiste de la question, mais plutôt avec un œil désabusé d'une personne ordinaire qui subit son environnement. Dans « sibirkafi.com », la métaphore et l'allégorie se présentent sous la forme d'une espèce vivante mutante, dotée de caractéristiques susceptibles de lui assurer un avantage compétitif sur le sujet sous-jacent.

Pour résumer, je pense donc le danger qui menace la fiction réside dans une facilité particulière à la circonscrire dans un domaine qui lui enlève sa fécondité et sa rêverie. Cependant, l'écriture de sibirkafi.com m'a permis d'exhumer une colère, un ras-le-bol de certaines situations observées, par la suite il fallait exorciser les démons qui sont à l'origine de cette colère.

R.M : Tout est rapidité, hâte, fuite éperdue dans la trame narrative qui change de temps, de lieu, de repères. Cette course contre la montre du style s'oppose à l'état de somnolence forcée dans lequel sont maintenus les malheureux du point B114

D.M : L'importance de l'espace/temps pour construire un texte romanesque a été totalement inhibée dans « sibirkafe.com ». Les événements se succèdent sans aucune attache spatiotemporelle, ils prennent naissance et se développent entre le réel et l'irréel pour se rattacher uniquement aux faits (narration) de chaque événement. C'est probablement ce type de construction qui donne un rythme rapide et saccadé à la lecture du livre.

Lorsqu'on passe d'un état de torpeur à un état de délire sans aucune transition, comme c'est le cas dans l'écriture de sibirkafe.com, ceci anime un style arythmique qui s'impose de lui-même puisque l'histoire se déroule à la frontière de toutes choses... presque dans un équilibre instable. Un peu comme la vie !

Au point B114 tout est paradoxe. Tout s'oppose à tout : la forte densité du peuplement à l'intérieur de la cabane et dehors l'immensité du désert, l'enchaînement des événements qui se confond entre la réalité et le l'irréalité, l'« impersonnalisation » des lieux, des espaces et des gérants de la cabane du point B114 augmente paradoxalement la singularisation des « loques-à-terre », la connexion à la réalité (tangibilité) à partir de narguilles bourrés de duperie, imposaient une trame narrative rapide, paniquée et toujours en état de fuite.

R.M : Dans ce lieu, il n'y a pas de communication, les geôliers ainsi que les prisonniers sont dans un monde artificiel jusqu'aux espaces. La réalité est – elle à ce point sordide pour que l'écriture la transforme en virtualité ?

D.M : Réalité sordide ? En tout cas, au point B114, elle l'est et suffisamment amplifiée pour être mise en relief. Dans ce lieu isolé du monde réel se créent des contrastes, tout d'abord entre des personnages (les gérants du sibirkafe.com) qui vivent leur époque avec une technologie asservissante et des personnes vivant comme par procuration l'atavisme d'une société de leurres. Même si ces antagonistes occupent le même espace, la communication entre les deux parties est quasiment absente. La liaison est unilatérale et se résume aux injonctions. Elle se traduit de deux manières : soit artificielle (asservissement par le chanvre indien) soit vraie (humiliations dans des conditions de vie misérables), celle-ci conduit à des chutes d'écriture souvent loufoques et/ou cruelles... donc rend sa projection réelle plus ignoble et immonde...

Dans le monde réel, le sordide et le sublime se conjuguent au présent. Il suffit de regarder autour de soi ou d'entendre pour le constater. L'écriture possède une arme redoutable pour prendre le dessus dans l'action du verbe. Elle a recours aux palliatifs de la dérision, de la satire, de l'ironie et de l'humour qui ne sont que les cordes d'un même

violon, leurs vibrations dépendent du toucher de l'archet. En règle générale, ces vibrations composent une musique sur des paroles de la sédition : « Habillez une armée de dictateurs en clowns et ils deviendront plus prenables ! »

R.M : Avec Fada, le lecteur retrouve également ce monde virtuel où des personnages « revenants » sont assis sur leur tombe, parlent de la vie, résistent contre les vers qui les rongent et accueillent les nouveaux arrivants. Le thème du macabre (présent dans Sibircafé.com) a – t – il un lien avec la réalité tragique du pays (entendu les massacres terroristes...)

D.M : Le choix du cimetière dans le roman de « Fada ! » à une autre signification, elle est plus existentielle... même si elle fait référence aux tueries et à d'autres absurdités de la vie.

« Fada ! » est l'histoire d'un écrivain fou et abandonné qui cherche à se reconstituer à travers des récits qu'il rédige et fait lire à un personnage sorti de son imaginaire (ou de sa folie)...

Dans cet univers fictif, la vacuité de la vie et l'espoir se conjuguent et s'affrontent en donnant naissance à une fabulation de la réalité. Le réalisme rejoint la fable lorsqu'on se trouve en face de ce type d'anachronisme (la réalité vu avec les yeux d'un aliéné).

Lorsque la perspicacité et l'absurdité se rencontrent, cela ne peut se traduire que dans l'affabulation ou la raillerie. Elle permet de tracer une trame sinusoïdale faite d'allusions et de tangibilités. « Fada ! » est avant tout un roman de fiction où la folie prend parfois le dessus sur la raison... pour nous raconter, dans un fatras de maux, des vérités qui nous concernent. La naïveté de Fada obéit à des règles très simples de la vie : la peur de la solitude, le droit d'exister, le fait de laisser son empreinte et le pouvoir d'aimer. En un mot, Fada, malgré sa folie veut uniquement être UTILE ! C'est cela qui fait sa force, car il arrive à en dégager une certaine philosophie de l'existence.

Cela fait de Fada un antihéros assez attachant qui croit aussi que : « l'immortalité se trouve uniquement dans la mémoire collective. Seul, on ne peut même pas exister un seul instant. »

L'histoire de « Fada ! » commence dans un cimetière, là où tout doit se terminer et finit dans un asile de fou, là où cela devrait commencer. Le fait que l'écrivain arrive à faire sortir Fada du cimetière, c'est comme une renaissance pour un nouvel espoir de vie. Un pied de nez... aux défaitistes quelque soit leurs colorations.

C'est dans une atmosphère diptyque : fable–réalité, théâtre–roman, burlesque–grave que j'ai baigné mon imagination pour écrire ce livre en essayant de garder une structure assez rigoureuse, censée être charpentée par un esprit dérangé.

Dans « sibirkafe.com » il s'agit surtout de peur engendrée par le côté macabre de certains événements...

La réalité tragique qu'a connue ces dernières années l'Algérie ne peut pas me laisser indifférent, mais je préfère laisser son actualité aux spécialistes. Il est évident que je l'aborde dans certains passages, mais dans une narration sournoise et dérisoire comme un pur univers fantasmagorique. L'intrusion par la force des mots de la tragédie des années 90 aurait eu raison du fond de l'histoire et ça, je ne le voulais pas ! J'ai préféré disjoncter ce volet dans la satire.

R.M : Comment l'imaginaire peut – il se déployer à partir du réel ? Est – ce la magie de la fiction au sens d'une forme originale d'écriture ?

D.M : Difficile pour moi de répondre à une question qui trouve sa réponse dans la question qui suit. Pour rester dans le style, j'enchaîne avec d'autres interrogations : l'imagination nous donne-t-elle les moyens pour fuir la réalité ? L'imaginaire compense-t-il uniquement nos désirs ? Dans ces cas où est la différence entre imagination et imaginaire ? Difficile de trancher, en tout cas je pense que l'une ou l'autre nous mettent en rapport avec un autre monde possible, ou bien de quitter librement celui-ci pour trouver satisfaction ailleurs. En tout cas, la littérature semble être un domaine privilégié pour nous satisfaire des deux... ceci nous entraîne dans le monde de la fiction.

Souvent l'imaginaire n'est que restitution d'un réel en plus vrai avec en plus la liberté de pousser même plus loin que la réalité. Car si les extravagances de l'imagination ne faisaient qu'emprunter leur contenu à la réalité, pour la reconstruire au gré des fantasmes et des désirs, l'imagination ne ferait que copier. Elle ne serait pas si libre ni si riche que nous voudrions le croire. Dans le monde réel le décalage entre l'imagination et la réalité est très net, ce sont même deux formes de conscience qui sont antinomiques, mais dans l'écriture de fiction : « *Plus je suis réel et moins j'imagine* ». D'un côté, il y a donc le réel et toutes ses revendications, de l'autre, il y a l'irréel et toutes ses séductions. Donc l'imaginaire doit séduire pour conduire hors des frontières que nous impose la réalité.

L'invention du futur et du présent par le déchiffrement du passé obscurci par la folie dans « Fada ! » oblige le narrateur à se projeter dans des délires (une folie) qui sont réels. La recherche de la « vraie » vie, dans « sibirkafe.com », pousse le narrateur et ses « co-loques-à-terre » à vouloir sortir des égarements causés par les narcotiques. Une opposition de l'imaginaire qui pourtant a ses racines dans la réalité.

La magie de l'écriture peut donner cette originalité. La fiction devient un exutoire où on peut tout se permettre. Le verbe déplace et déforme les limites de l'espace et la contrainte du temps, à partir de ce moment on finit par écrire les « yeux fermés » ! Moi, je ne m'ennuie pas quand j'écris, j'espère tout simplement que le lecteur aussi ne s'ennuie pas ...

^[1] *Dans les deux autres romans, il y a une évolution du point B114.*